

# LE SEXE DE LA FEMME



PIERRE LOUÿS

PETITE MÉTHODE DE VULVE

*1892 » 1914*



# LE SEXE DE LA FEMME



PIERRE LOUÏS

PETITE MÉTHODE DE VULVE

1892 » 1914



PRÉSENTÉ PAR  
ALEXANDRE DUPOUY



la manufacture de livres



# LA PARODIE PAR L'OBSCÈNE



*« Aussi je veux croire, mes belles, qu'en ceste Escole vous prendrez seulement les choses qui vous sont propres, et que celles d'entre vous qui auront envie d'estre mariées auparavant n'useront point de ces préceptes que quand il en sera temps, là où les autres qui auront plus de haste et qui prendront des amis par avance pour en essayer, le feront avec tant d'adresse et de retenue devant le monde, qu'elles ne témoigneront rien qui puisse choquer tant soit peu la bienséance et l'honesteté. »*

À la lecture de cette singulière consigne, un bel éclat de rire traverse le cossu appartement parisien. La maison dort, seul Louÿs est éveillé. Il repose sa plume encore chargée d'encre violette sur son encrier. Dans le silence protecteur de cette nuit de l'été 1892, après que la grande Sarah Bernhardt l'eût provoqué en lui réclamant une pièce pour son répertoire, l'insomniaque poète novice vient de finir l'ébauche du plan de *Chrysis*, drame en trois actes, en prose et en vers. Cette pièce, sous le titre d'*Aphrodite*, deviendra un roman qui révélera au Tout-Paris de la Belle Époque son talent d'auteur, chroniqueur érudit de la Grèce antique et de ses mœurs. L'auteur, pour

se distraire, a choisi de parcourir *L'Épître invitatoire de L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, manuel libertin du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il vient d'acquérir après moult recherches. Le titre du chapitre VII l'interpelle : « Préparation aux filles ; pour l'instruction du plaisir d'amour. » À la demande de la candide Fanchon : « Et l'engin de la fille, comment l'appellez-vous ? », Suzanne l'initiatrice répond : « Je l'appelle un con, et quelquefois il s'entend par le bas, le chose, le trou mignon, le trou velu, etc. Et quand un garçon fait cela à une fille, cela s'appelle mettre vit au con, ou bien l'on dit qu'il la fout, la chevauche, et les garçons nous apprennent à dire cela quand ils nous tiennent. Mais garde-toi bien d'en parler devant le monde, car on dit que ce sont des vilains mots qui font rougir les filles quand on les leur prononce. » Nouvel éclat de rire.

Il faut dire que Louÿs aime beaucoup rire. Le canular et la parodie sont ses hobbies, et la liste de ses turpitudes serait longue à établir. Le plus bel exemple demeure Bilitis. En 1894, sa maîtrise du monde antique lui permet de traduire avec génie les *Scènes de la vie des courtisanes* de Lucien de Samosate puis l'année suivante *Les Chansons de Bilitis*, une poétesse méconnue de la Grèce. En fait, Louÿs révèle ici la facette facétieuse de sa personnalité. Tout est inventé. Il s'agit d'un canular si bien mis en scène que les spécialistes seront dupés. Un professeur de la faculté de Lille communique des variantes de traductions faites à partir d'originaux qui, bien sûr, ne pouvaient exister.



## LE SEXE DE LA FEMME

1892 » 1914



Certains en voudront à Louÿs toute sa vie, d'autres ne le prendront jamais plus au sérieux. Ce dialogue entre Suzanne et Fanchon l'amuse au plus haut point et ne peut que l'inspirer. Les mots courent dans sa tête. Il saisit alors l'un de ses cahiers d'écolier, trempe sa plume dans l'encre violette qui caractérise la plupart de ses manuscrits, et l'éparpille sur ses feuillets. Avec moult convulsions, il y rédige un texte haché, constitué de titres, de paragraphes, les uns achevés, les autres composés de quelques mots jetés à la hâte, avec la certitude d'y revenir. Tel un sculpteur qui pétrit la terre, il plaque ses mots sur les lignes préimprimées, les malaxe, les ordonne, utilise les marges, met son texte en place comme il s'agissait simplement de la maquette d'un livre. Sans cesse, il



SÉRIE 245

VC  
PARIS



## LE SEXE DE LA FEMME

↔  
1892 » 1914

craint de perdre le fil de ses idées jaillissant au bout de sa plume. Ses pensées le font encore éclater d'un rire de délivrance après ses heures de recherches ou de versification. Il pose le titre d'un paragraphe, immédiatement un autre l'inspire, puis un troisième qu'il développe et finalise en un instant. Reviendra-t-il compléter les autres ? Pas si sûr...

Louÿs s'affaire à exciter ses sens, avec comme seule arme sa morale à lui. La pornographie lui permet de trouver les mots justes afin de parodier les donneurs de leçons, leur montrer le peu de cas qu'il fait de leurs fausses intégrités construites sur le mensonge, de leurs dogmes hypocrites qui s'éloignent des réalités de la vie et de la condition humaine. Guy du Faur, seigneur de Pibrac, et tous les faiseurs de manuels de civilité en prennent pour leur grade. Il va même jusqu'à s'autoparodier, répondant aux candides turpitudes de son roi Pausole par la perversité redondante de son alter ego le roi Gonzalve, ou en ajoutant quelques chapitres sulfureux à son *Aphrodite*, déjà très libertine. Éloigné de tous concepts machistes ou d'idées phallocrates, il ne se moque pas de la gent féminine. Ses héroïnes sont des femmes libérées, voire féministes, qui ne demandent qu'à conquérir une sexualité épanouissante, à contre-courant de celle imposée par le machisme et le patriarcat, clés de voûte de la Belle Époque. Ses nombreuses amies – Natalie Clifford Barney, Musidora, Damia, Colette, etc. – en témoignent tout le long de leurs correspondances. Jamais publiée de son vivant et

## LE SEXE DE LA FEMME

↔  
1892 » 1914

retrouvée après sa mort, son œuvre pornographique est constituée de centaines de kilos de manuscrits, de photographies et de documents divers – entre quatre cents et huit cents, selon ses biographes.

Le blasphémateur de l'amour n'est pourtant pas précoce. Il lui faudra attendre le 25 juillet 1889 – il a alors plus de 28 ans – pour perdre enfin sa virginité. À la date du 14 avril 1890, il parle avec lyrisme de son dépucelage : « [...] J'ai connu à Paris, dans des rues étroites et mystérieuses, deux ou trois filles de mauvaise vie qui m'ont tenté parce qu'elles étaient jeunes ; j'ai donné à l'une d'elles ma virginité du corps, ce fantôme grossièrement conçu par la superstition populaire, et avec les deux autres j'ai continué d'aimer. En sortant de leurs bras lassés, je pouvais enfin regarder les étoiles. »

Né le 10 décembre 1870, au sein d'une famille de magistrats rémois et en plein conflit franco-allemand, Pierre Louis - il adoptera le pseudonyme « Louÿs » en 1891 - perd sa mère à l'âge de neuf ans alors que son père, avoué, avocat, bâtonnier, tyrannique et craint est âgé de cinquante-huit ans. L'adolescent fait ses études à l'École Alsacienne où il sympathise avec son condisciple André Gide, promis lui aussi à une belle carrière littéraire. Jeune homme séduisant, son charisme lui permet de se lier d'amitié avec des personnalités importantes du monde des arts, de la poésie, des lettres et de la musique. À vingt-deux ans, il fait paraître ses premières poésies dans un recueil publié à compte



d'auteur qu'il nomme *Astarté*, référence à la divinité féminine des Phéniciens, l'une des premières consacrées à l'amour. Dès vingt-six ans, il connaît un immense succès avec *Aphrodite* et ses trente et un mille exemplaires vendus la première année, suivi deux ans plus tard par celui de *La Femme et le Pantin* où, délaissant l'Antiquité, il conte les déboires d'un bourgeois qui s'amourache d'une danseuse équivoque, mais vierge. En 1901 paraît son troisième « best-seller », *Les Aventures du roi Pausole*. À trente ans, préférant « le génie à la gloire », Louÿs s'éloigne du grand public pour se consacrer essentiellement à l'érudition bibliophile et littéraire. Il se constitue une bibliothèque qui le ruine, garnie de milliers d'ouvrages introuvables, publie dans des revues spécialisées, fonde avec Louis Loviot *La Revue des livres anciens* et sera le premier à développer la polémique contestant l'œuvre de Molière en démontrant qu'une partie conséquente en revient à Corneille. Il meurt dans le dénuement, quasi aveugle, épuisé par la drogue et la maladie à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ce n'est pas là la fin de sa gloire. Son génie est alors découvert une seconde fois et son œuvre ressuscite. Non pas avec ses succès reconnus, qui malgré leurs nombreuses adaptations théâtrales ou cinématographiques aujourd'hui oubliées, mais avec sa part sulfureuse, occultée jusqu'alors. On connaît les pièces clandestines d'Alfred de Musset, Théophile Gautier, Stendhal, Paul Verlaine, Guillaume Apollinaire, Pierre Mac Orlan







et de tant d'autres. Mais aucun point commun avec l'œuvre secrète de Louÿs découverte à sa mort. Il apparaît alors que, pendant plusieurs décennies, l'auteur à l'érotisme raffiné d'*Aphrodite* a mis sur le papier des textes obscènes que nombre de ses confrères renieraient et concevait aussi des versions libres – pornographiques – de ses textes publiés (*Aphrodite*, *Bilitis* ou *Pausole*). Il rejoint ainsi le Divin Marquis au Panthéon des éroto-manes. Ces manuscrits disséminés sur le marché font alors le bonheur des éditeurs de curiosa, spécialistes des ouvrages clandestins consacrés aux choses de l'amour et du mariage – formule discrète pour désigner l'érotisme et la pornographie. Cette déroutante quête est révélatrice du dédoublement, de ce paradoxe qui permet au jeune romancier d'écrire en même temps un texte sur l'idéal féminin, des pièces de théâtre pornographiques et divers catalogues, prosaïquement intitulés *Cent fiches d'observation féminines* (*onanistes, exhibitionnistes, fellatrices, sodomistes, normales perverses, zoophiles...*), *Tableaux pour les observations ethnologiques sur les Parisiennes des classes inférieures* ou bien encore *Catalogue chronologique et descriptif des femmes avec qui j'ai couché* (février 1892).

Alors que sa lèvre esquisse un sourire, d'une plume ferme et sans repentir, il pose sur sa feuille ce quatrain aux vers impies : « Je n'aime pas la nonne à la vulve très noire / Qui, pourpre, ayant rompu son dernier godemiché / Se fourre au trou du con sa Madone d'ivoire / Et savoure à loisir l'horreur de son péché. »









